

Seuls, aux fenêtres

par Michel Jobert

*“Seuls aux fenêtres des fleuves
Les grands visages éclairés
Rêvent qu’il n’y a rien de périssable
Dans leur paysage carnassier”*

écrivait René Char, grand poète, quand Aldo Moro était un adolescent. Et ces quelques vers, extraits des “Poèmes militants”, disent déjà l’espoir et le tragique de sa vie publique.

Dans le méli-mélo des équilibres politiques, de leurs sectes, courants et motions aux alphabets indéchiffrables, il s’est glissé, armé d’une inépuisable patience. Plus redoutable par le silence que par le verbe, il paraissait ignorer son chemin, mais il gouvernait son pas, parmi les tumultes médiocres et les nuages de poussière soulevés.

Il parlait par approximations pensive. L’obscurité était propice à la durée puis au progrès et il s’en enveloppait le plus souvent pour qu’elle lui devienne familière et complice. On ne s’élabore pas ainsi spontané et chaleureux. Mais il n’y avait pas de morgue dans son retranchement ni de froideur dans sa retenue. Distant, il savaltète attentionné. Courtois, il ne s’offusquait pas des excès du verbe ou du raisonnement, familier aux parlementaires. Dans ce milieu, il fit une grande carrière qui ne dut rien cependant à une complaisance habile aux comportements et tropismes d’un petit monde qui croyait interpréter son temps, sans le connaître d’ailleurs. Aldo Moro, lui, approfondissait chaque jour sa connaissance du possible et de l’impossible, de l’esprit public, c’est-à-dire de la capacité collective à demander, à vouloir, à supporter. Sans doute n’éprouvait-il aucune joie à explorer et déchiffrer les chemins de l’incertain avenir. Cela se serait vu sur son visage! Mais il s’était convaincu que son expérience dans l’analyse et sa lucidité à apercevoir, derrière les programmes, leur emphase et leur intolérance, une voie praticable, étaient ce qu’il pouvait offrir de mieux au pays.

On a vanté ou dénigré le manoeuvrier, l’artificieux génie de la négociation souterraine. On oubliait de découvrir l’homme de conviction, ni entêté ni téméraire, mais qui avait la certitude de détenir une part de la vérité, la meilleure, celle qui s’impose sans bruit, à la fin des fins, dès qu’elle devient évidente.

Téméraire, c’est moi qui le suis, en évoquant devant ses familiers et sur le terrain qu’ils ont ensemble si souvent foulé, l’homme politique – aujourd’hui on dit “l’animal politique” – exceptionnel qu’il fut.

Le témoignage que je voudrais apporter est d’un autre ordre, plus important à mes yeux: celui de l’amitié. On se surprendra peut-être qu’entre lui et moi, entre deux silencieux, se soit construite, sans préalable et sans manifestation, une surprenante confiance. Quoi! nous étions ministres des Affaires

étrangères, membres de ce club où l'amabilité des mots n'a pas de signification profonde, ni sur le plan des sentiments, ni même sur celui des relations entre États. Dans ce cénacle, le tact habille la muflerie, très bien d'ailleurs, et chacun reste sur son "quant-à-soi". Au bout de quelque temps, on échange des prénoms. Pourquoi pas? Mais personne n'est dupe.

Aldo Moro m'écoutait aussi attentivement que je le faisais de ses propos. Il lui est arrivé de me dire sobrement: "Je partage vos analyses, mais je ne puis les affirmer avec autant d'éclat". Et moi de lui répondre: "Je ne vous le reprocherai pas, car vous avez devant vous un long chemin. Comprenez surtout que je suis un homme pressé, au destin précaire".

Evidemment, nous ne nous sommes jamais heurtés, attendis, que nous étions à préserver nos pays de récriminations inutiles. Aurions-nous duré, dans ces postes ou dans d'autres, que nous serions parvenus à cette inhabituelle et spontanée confiance que me fit, plus tard, un ministre italien, participant comme moi à une négociation internationale. Appelé à Rome, celui-ci vint me dire: "Au moment du vote, la délégation italienne prendra vos instructions et s'y conformera!" Pareilles fleurs sont bien rares. En acceptant celle-ci, j'ai pensé que je la devais au souvenir de l'éminent homme d'Etat, à l'amitié donnée que la mort, on le sait, ne rompt pas.

Aldo Moro avait voulu me faire découvrir son fief, sa circonscription, son cœur aussi sans doute, en me guidant parmi les villes et les villages des Pouilles, de la Petite Grèce, entre Bari et le Gargano. Je m'en souviens comme si c'était hier; de sa simplicité sans ostentation, de sa joie à expliquer les gens d'aujourd'hui par l'histoire de jadis ou de naguère, du temps généreusement donné, de la parenthèse qu'il avait voulu ouvrir dans nos calendriers encombrés.

Aujourd'hui, quand je feuillette l'album qu'il m'avait donné – avec beaucoup d'autres – sur Martina Franca, c'est à lui que je pense, là devant San Martino. Ou dans la lumière de Trani dont la cathédrale rose surplombe la mer. Ou à l'affectueuse familiarité qu'il exprimait pour sa ville de Bari, au long de la Promenade, au jour tombant.

Sans doute n'a-t-il cessé de rêver "qu'il n'y a rien de périssable", malgré les drames et le sang. Et le voilà devenu l'un de ces "grand visages éclairés", "seuls aux fenêtres des fleuves". On est toujours seul, à l'instant de l'honneur. Mais la mémoire revient vers vous, en un geste de justice et de miséricorde. Cette comptabilité-là, le peuple et le pays la tiendront, scrupuleusement.